

on lui mettrait des entraves, afin de le contraindre à y rester sans boire et sans manger.

Si le bœuf est peureux, si la moindre chose l'effraie, il faut le conduire tout près de l'objet dont il a peur. S'il est furieux, il faut le faire jeûner pendant vingt-quatre heures au moins, et l'atteler ensuite au milieu de deux autres bons bœufs qui aient un pas lent, à une charrette fortement chargée, et le piquer souvent et fortement à l'aiguillon, ne le rentrer à l'écurie que lorsqu'il est exténué de fatigue et ne lui rien donner à manger. On lui donne seulement à boire de l'eau de son un peu tiède, afin de ne pas provoquer une maladie.

On ne doit pas, dans la crainte d'accidents, le laisser trop longtemps sans boire, mais on peut le laisser bien plus longtemps jeûner. Le lendemain matin, on lui présente de l'orge bouillie, tout en le flattant, en l'appelant par son nom, en le faisant ranger ça et là. Lorsqu'il a mangé l'orge, on lui donne quelques poignées de bon foin et on le remet ensuite à la charrette; s'il est aussi méchant qu'il était la veille, on le laisse jeûner jusqu'à ce qu'il soit devenu très faible.

Le bœuf se ferait beaucoup mieux au collier qu'au joug, l'expérience l'a plusieurs fois prouvé. Le bœuf n'endure rien sur sa tête; si quelque chose touche ses cornes, il s'agite. Le joug s'appuie avec force sur ses cornes et sur sa tête, et le contraint à la baisser continuellement, sans qu'il lui soit possible de la relever, ni même de la bouger. C'est donc tout-à-fait paralyser ses mouvements naturels, et agir contre la nature.

Pourquoi ne pas mettre un collier au bœuf; ce collier ne ralentirait nullement son allure. Le collier est le harnais convenable, naturel à tous les bestiaux susceptibles de tirer. Du reste, le bœuf tire beaucoup plus avantageusement avec le collier qu'avec le joug, et en outre le bœuf qui n'a pas de cornes peut aussi bien s'en servir qu'un autre.

Bons traitements à l'égard des vaches.

Il ne convient pas seulement d'avoir de bonnes vaches laitières, de les bien nourrir et de leur donner de l'eau suffisamment, nous devons aussi les traiter le plus délicatement possible. L'état nerveux de la vache nous commande de ne pas l'effrayer de quelque manière que ce soit. Rien ne lui est plus dommageable que de mettre des chiens à sa suite quand elle revient du pâturage à la basse cour, comme c'est généralement le cas; les enfants d'ailleurs se plaisent à ce jeu. Les chiens ainsi habitués éprouvent un certain plaisir à poursuivre les vaches, mais le cultivateur n'est pas le gagnant dans ces courses obligées de la part des vaches.

La manière dont les vaches sont traitées ou les ramenant du pâturage ou en les reconduisant au clos, de même que pour le trayage, n'est rien moins parfois que brutale. On les oblige à courir par les cris et quelquefois les jurements du conducteur, si parfois il ne se sort pas de bâton pour augmenter la course des vaches. Ces mauvais traitements influent grandement sur la qualité et la quantité du lait.

La vache qui est traitée avec douceur, qui n'a rien à craindre et qui sait qu'elle a un ami en celui qui en a le soin, fera du mieux qu'elle pourra. Sa reconnaissance à l'égard des bons traitements qu'elle reçoit

n'est pas aussi apparente que pour le cheval, mais la vache apprécie la douceur tout aussi bien que n'importe quel autre animal, et l'expérience nous le prouve tous les jours.

Apprenons aux enfants à aimer la vache comme leur bienfaitrice; à lui payer en amour, en bons traitements, tous les services qu'ils reçoivent d'elle.

L'amour des bêtes est la première base de toute amélioration dans l'élevage du bétail; c'est la première et indispensable condition du succès.

Maladies des bêtes à laine en hiver.

Les deux maladies les plus redoutables des bêtes à laine en hiver sont, on le sait, la cachexie et le sang de rate, — toutes deux provenant de deux excès contraires: excès d'humidité du sol, du climat, des aliments, dans le premier cas; excès de sécheresse dans le second.

Pour prévenir ces deux affections en hiver il importe de soumettre les bêtes à laine à un régime qui neutralise le plus possible les causes de l'affection dont le troupeau a le plus à souffrir.

Tous les troupeaux sujets à la cachexie devront être alimentés avec des aliments tonifiés par une légère addition de sel ou de sulfate de fer en poudre. Ensuite on n'aura soin de ne pas laisser sous leurs pieds de litière humide.

Par contre, les troupeaux sujets au sang de rate doivent être nourris avec des fourrages soigneusement humectés de matières aqueuses, telles que botteraves hachées, navets, topinambours, etc.

La culture des prairies.

La culture des prairies est bien l'une des plus importantes sur une ferme, quoique d'ordinaire on y attache que peu d'importance, puisque pour un grand nombre de cultivateurs elle est secondaire à celle des grains.

Le sol que l'on destine aux prairies est généralement raboteux, rempli de mottes, ce qui le rend impropre à recevoir la semence des plantes fourragères. Aussi le moyen en usage pour engraisser les prairies n'est pas de nature à espérer une végétation vigoureuse des plantes fourragères de leur point de départ. A moins que les racines du trèfle et du mil ne soient profondément enracinées au sol, et plus particulièrement pour le mil, ces plantes sont susceptibles de dépérissement, aussitôt que la récolte du grain qui leur a servi d'abri est enlevée; du moins si elles survivent après la récolte du grain, les gelées d'hiver leur seront dommageables, et l'été suivant, comme conséquence, la récolte du fourrage la sera à désirer.

Comme on ne doit semer une prairie sans lui donner une plante protectrice, on choisit pour cela les céréales. Le blé et le seigle étant plus à découvert dans leur végétation, et par conséquent ces céréales recevant plus d'air et d'humidité, sont mieux adaptées pour ce but. L'orge, par son analogie avec le blé et le seigle, vient en troisième lieu. On sème aussi la graine de fourrage avec l'avoine, mais par la grande croissance de cette céréale, si les grains végètent, les racines fourragères de même que leurs tiges sont